

Comme ici l'activisme commençait à battre son plein, et que, par contre-coup, en Hollande et dans les camps de prisonniers en Allemagne aussi, on s'occupait vivement du mouvement flamand, les uns dans un esprit de parfait loyalisme, les autres d'après la formule activiste, le sujet courant d'étude et de discussion devint tout naturellement pour ces intellectuels *la question flamande*. Et comme, dans un but tout-à-fait louable de récréation intellectuelle et d'éducation générale, ces intellectuels avaient organisé des « *cercles d'étude* », auxquels étaient conviés aussi des soldats moins instruits, on eut bientôt au front tout un appareil de *propagande flamande*.

Si, à ce moment, le *gouvernement du Hâvre* avait attentivement examiné la situation, sans parti-pris aucun, et s'il avait agi en conséquence avec tact et avec sens politique, il est plus que probable qu'on n'aurait jamais connu de mouvement flamingant révolutionnaire à l'armée, et que le clan des instigateurs sournois en eût été pour ses frais. Si nous insistons sur ce fait, c'est encore pour aller à l'encontre de cette légende perfide, selon laquelle le mouvement maximaliste flamand au front ne serait qu'une conséquence « *du martyr du soldat flamand, pour son seul crime d'être Flamand.* »

Seconde moitié de 1916.

Le mouvement flamand au front, quoique restant toujours de quelques étapes en arrière, surtout en ce qui concerne les rapports avec l'ennemi, se développe parallèlement au mouvement activiste en pays occupé, et devient, sous les influences externes et les poussées internes, un courant violent qu'il n'est plus possible d'arrêter tout simplement, mais qu'on aurait pu facilement encore endiguer et conduire.

M. Frans Van Cauwelaert, en Hollande, avec son journal « *Vrij België* » (Libre Belgique) et son « *Belgisch Vlaamsch Verbond* » (« Association flamande belge »), quoique répondant sans doute, du moins au début, au désir de grouper les Flamands autour d'un programme loyaliste afin de les soustraire à l'effet de la propagande activiste, commit une première faute en étendant, dans le but de s'assurer de nouveaux suivants, sa propagande, toute loyaliste qu'elle fût, à l'armée. Le bon sens, autant que le patriotisme, aurait dû lui dire, que la politique peut être salulaire aux civils, *mais qu'en temps de guerre surtout, une armée où elle s'infiltré court les plus grands risques*. D'autant plus qu'il y avait déjà au sein même de l'armée assez de personnes fougueusement férues de lutte flamingante à outrance et étrangement inconscientes de la gravité du moment, pour qu'on eût pu se passer de tribuns et d'agitateurs du dehors.

En effet, ces premiers, dont bon nombre d'aumôniers et de brancardiers, pour être au point de vue valeur morale et dévouement des éléments de tout premier ordre, étaient hautement dangereux à cause d'un double préjugé, qui résultait de leur conception trop *dogmatique* de certains problèmes.

Le premier de ces préjugés touchait la façon d'envisager le **mouvement flamand**. Celui-ci, dans l'esprit de ses promoteurs et de ses grands représentants, avait pour but le développement de la partie flamande de la Belgique au point de vue intellectuel et social, ceci par les seules voies naturelles et possibles, c'est-à-dire au moyen de la *langue* flamande et selon les *mœurs* flamandes.

Mais en dépit des faits et des nécessités d'ordre politique, économique et autre, qui font que la *Belgique* est une *réalité* et que son existence répond également aux *intérêts* des Flamands et des Wallons, d'aucuns s'étaient faits de ce mouvement, déjà avant la guerre, une conception mystico-romantique répondant au désir de voir revivre dans le pays flamand d'aujourd'hui la riche, l'éclatante, la pieuse Flandre médiévale de Breydel et De Coninck et des Artevelde, bien entendu, moins celle de l'histoire, que celle de la légende...

Comprend-on combien grande a dû être alors l'attirance exercée sur ces esprits par la doctrine activiste ? On était en train de réaliser leur rêve, et l'honneur leur commandait de traiter les protagonistes, les artisans de ce rêve en traîtres !... Il leur fallait beaucoup d'honneur pour ne pas se déshonorer. Hélas, beaucoup n'en eurent pas assez...

Le second préjugé était né de la conception qu'ils s'étaient faite de la *France* d'une part, de l'*Allemagne* de l'autre.

A leurs yeux, la *France* était et restait l'ennemie héréditaire de la *Flandre*. Ils aimaient à évoquer les luttes héroïques des Flamands pour la défense de leur liberté, mais ne tenaient, aucunement — répétons-le — à se rendre compte, de ce que leurs conceptions sentaient parfois bien fort la légende, ou bien de ce qu'ils interprétaient certains faits ou textes d'une façon fautive et tendancieuse. C'est ainsi — un exemple un peu banal, mais typique — qu'ils aimaient à répéter comme cri de guerre, ces mots de Jacob van Maerlant (écrivain flamand du XIII^e siècle) : « wat walsch is valsch is » (ce qui est roman (français) est faux). Or, par ces mots « le père de tous les poètes flamands », en écrivant l'histoire (à sa façon, ou mieux, à la façon de son temps), avait tout simplement voulu mettre ses lecteurs et auditeurs en garde contre les mensonges au point de vue *historique* qu'il croyait avoir découverts dans ses modèles en langue française (Robert de Boron, Benoit de St Maure, Robert Wace, etc.), en insistant en même temps naïvement sur la vérité historique de tous les faits [le plus souvent

fabuleux et fantastiques] relatés par ses modèles en langue latine (Virgile, Vincent de Beauvais, Godefroid de Monmouth, etc.)

— Pour eux, la France était un pays physiquement et moralement ruiné, un antre de légèreté, de débauche et de franc-maçonnerie, d'où la perdition s'exhalait de toute part. C'est ainsi que p. ex. en juillet 1914, le périodique de l'abbaye d'Averbode, partant des déclarations pessimistes concernant l'armement qu'Humbert venait de faire à la Chambre française, constatait que, vraiment, *la France immorale et athée* était tombée bien bas. — Quelques jours après, la guerre éclatait, et le même périodique se voyait forcé d'écrire : « Les événements ont fait de la France notre alliée. Espérons que Humbert a exagéré ».

En effet, la guerre nous a montré la France sous un tout autre jour. Elle nous l'a révélée saine et grande. Et comme si cette preuve n'avait pas encore suffi, l'après-guerre s'est chargée à maintes reprises de nous démontrer qu'à *tout* point de vue, la « fille aînée de l'Église » mérite encore toute considération.

— Par contre, de ce même côté, on accordait un crédit illimité à l'*Allemagne*, qui grâce à sa propagande officielle et privée, rayonnait dans l'immense éclat de sa grande force encore surfaite, de sa vertu hypocrite et de sa religion officielle qui n'était qu'un autre moyen de caporalisation.

Et le fait que cette même Allemagne, dont, malgré tout, on subissait encore le prestige, surtout en cette année 1916, qui fut si critique pour les Alliés [Caillaux a particulièrement insisté sur ce point pour sa défense], le fait que cette même Allemagne, que beaucoup croyaient déjà imbattable, patronait officiellement le mouvement qui devait réaliser le rêve des maximalistes flamands, était, sans qu'on s'en doutât ou sans qu'on osât se l'avouer, un encouragement à se joindre « aux hommes de l'action ».

— Mais le danger ne s'arrêtait pas encore là. Si ces têtes chaudes s'étaient trouvées dans un milieu civil et libre, leurs efforts se seraient peut-être, évanouis dans la détente. Mais à l'armée, ces menées devaient infailliblement être considérées comme contraire à la discipline, et, par le fait même, être punies comme telles. Du coup, le mouvement possédait des martyrs, paraissait intéressant, et devenait occulte et obstructif.

Nous sommes les premiers à reconnaître que la réglementation pratique des droits linguistiques était défectueuse à l'armée. Il est un fait, que certains juges ne comprenaient pas toujours très bien leurs prévenus, que certains médecins ne comprenaient pas toujours très bien leurs patients, que certains officiers n'avaient pas la moindre sympathie pour la langue parlée par la majorité de leurs hommes,

qu'ils ne comprenaient guère, ou ne voulaient pas comprendre.

Mais — et nous insistons sur ce point — la question n'est pas là. Quoique nos « fronters » racontent à présent, là n'est pas la vraie cause de leur mouvement révolutionnaire. Ce n'en est qu'une raison accessoire et, surtout, la matière de propagande.

Non, il est plus qu'à probable, il est certain même, qu'avec de la diplomatie et par la persuasion, on aurait atteint des résultats satisfaisants.

Car dans ce cas, même si l'autorité militaire, invoquant qu'on était en guerre, avait été encline à refuser à la langue flamande la place à laquelle celle-ci avait droit à l'armée (surtout dans cette armée du front se composant de 80 % de Flamands), elle aurait, dans un pays essentiellement libre et démocratique comme le nôtre, dû bien vite baisser pavillon devant le gouvernement du Hâvre, où siégeaient MM. les Ministres Helleputte, Poulet et Van de Vijvere, où M. Fr. Van Cauwelaert était « *persona grata* », et où M. Van de Perre passait pour plus patriotique qu'il ne l'était en réalité.

La vérité, c'est que, si d'un côté, les autorités ont quelque peu manqué de psychologie et de tact, de l'autre, chose infiniment plus grave et inexcusable, il y a eu manifestement une *crise de loyalisme*, en même temps qu'une *rancœur de la discipline* et de tout le *système militaire* (qui n'a évidemment pas toujours la logique de son côté) : ceci chez des éléments qui, dans des moments d'enthousiasme, s'étaient engagés « pour se battre », *sans réfléchir que pour faire la guerre, il est nécessaire d'être « soldat »*...

— Enfin, et toute la fatalité de ce point n'échappera à personne : certaines hautes personnalités officielles, voire même des membres du gouvernement, *avaient manifestement déjà pris position en faveur de l'intensification du mouvement flamand, et cela uniquement par flair politique.*

Un de nos ministres avouait à ce moment, sans ambages, à des amis : « **Nous devons marcher avec les flamingants : c'est de notre intérêt** ». D'ailleurs, même si ces paroles, que nous certifions authentiques, n'avaient pas été prononcées, *l'attitude* de ces messieurs envers le « frontpartij » aurait suffi pour dénoncer ces préoccupations d'électorisme, pour le moins tout-à-fait déplacées à ce moment.

Il y aurait de la mauvaise foi à mettre en doute, ne fut-ce qu'une seconde, le patriotisme de la plupart d'entre eux. Mais ceci ne change rien à la question. Il est un fait, qu'en conséquence de leur parti-pris :

1° de hautes personnalités civiles se sont laissées aller à traiter, directement et indirectement, à l'insu certainement des autorités militaires, avec des membres de l'armée, non gradés ou gradés

inférieurs, qui étaient ouvertement en conflit avec la discipline militaire, contre laquelle personne n'avait le droit de les soutenir à ce moment. Cette intervention porta une *très* rude atteinte à la discipline.

2° Ces mêmes hautes personnalités civiles, qui connaissaient à fond le mouvement au front, grâce à leurs propres relations et grâce à leurs émissaires [qui allaient jusqu'à assister aux réunions du « Legerkomiteit »], n'ont guère donné d'indications aux autorités militaires qui, en non-initiées, se donnaient gauchement le plus grand mal pour conjurer le danger. Après toutes les extravagances, après tous les actes révolutionnaires, après les premiers passages à l'ennemi, elles n'ont même pas cru devoir faire connaître et arrêter, ou du moins écarter, les vrais meneurs.

3° Ces mêmes hautes personnalités civiles se sont trouvées liées, en tant que *gérants responsables de la « chose publique »* à un *programme particulariste*, qui était même en certains points opposé au programme national belge.

On pourra juger de la responsabilité ainsi encourue, quand on saura que dans leurs concessions à ce mouvement *révolutionnaire et séparatiste*, ils allèrent jusqu'à faire proposer par un des ministres, au **Conseil de la Couronne** à La Panne (1918), la division de l'armée en régiments flamands et wallons :

alors que les autorités militaires, jugeant la situation *très critique* à la suite des victoires allemandes, envisageaient la retraite de l'armée sur notre extrême ligne de défense dans le pays; alors qu'on assistait depuis quelque temps à un passage organisé à l'ennemi de soldats flamands; alors qu'il était *prouvé* dans des rapports dont ils devaient avoir connaissance, que dans certaines unités l'autorité menaçait d'échapper aux mains des officiers pour tomber dans celles de meneurs maximalistes, que n'effrayait plus l'idée d'une victoire allemande éventuelle.

— Cherchera-t-on, par des démentis, à **nous faire mettre les points sur les i ?...**

Un exemple de propagande du dehors : les marraines flamandes.

Monsieur Hullebroeck, universellement connu en Belgique comme le derviche « chanteur » du frontpartij, s'était réfugié au début de la guerre en Hollande, avec sa femme. De concert avec le député Fr. Van Cauwelaert, celle-ci fonda, dans la seconde moitié de 1916, l'*œuvre des marraines flamandes*.

Les promoteurs, qu'à première vue on pouvait prendre pour des

UN

Livre Noir

DE LA

TRAHISON ACTIVISTE

PAR

RUDIGER

“ LE JOURNAL DES COMBATTANTS „
ORGANE OFFICIEL DE LA
FÉDÉRATION NATIONALE DES COMBATTANTS
11, QUAI DU COMMERCE, 11
BRUXELLES

PRÉFACE

Ce livre traite des trahisons commises au cours de la guerre par des soldats belges, victimes du maximalisme flamingant, dans les camps de prisonniers en Allemagne et au front de l'Yser. Ce n'est qu'après de longs mois d'hésitation, et après en avoir par deux fois reculé la publication (la première fois vers novembre 1919, la seconde fois en mars 1920), que je me suis décidé à le faire paraître, ne pouvant me résoudre à contribuer indirectement, par mon silence, à des manœuvres qui mènent à la ruine du pays. Je n'accomplis pas ce devoir sans profonde tristesse : parmi ceux que j'accuse, il y en a plus d'un que je voudrais pouvoir estimer, et la cause flamande qui leur fit commettre leurs crimes, reste la mienne.

Est-ce assez dire que les errements des uns ne m'aveuglent pas sur les fautes des autres ?

J'aurais préféré écrire en ma langue maternelle, mais ai cru devoir y renoncer pour des raisons pratiques.

J'ai tenu à user d'indulgence envers les personnes moins gravement compromises, en passant leurs noms sous silence.

Une enquête sérieuse fournira la preuve de tout ce qui est avancé dans ce livre, fruit de longues et minutieuses recherches à caractère purement personnel et privé.

Puisse mon humble et ingrat travail contribuer à délivrer la cause flamande d'individus qui la déshonorent !

Aux Combattants.

Camarades,

En terminant ce livre, je me trouve triste d'avoir dû remuer tant de choses écœurantes. Mais n'était-ce pas un devoir d'arracher le masque aux ennemis de la patrie ? N'est-ce pas toujours un devoir de proclamer la vérité ?

Avais-je le droit, comme Belge et comme Flamand, de parler en cette matière ?

Pendant la guerre, en Allemagne — où il y avait du danger à le faire — j'ai ouvertement prêché la fidélité au pays et au Roi. Depuis la guerre, en Belgique — où il y avait quelque danger à le faire — je n'ai pas hésité à me conduire en bon compagnon envers des flamingants imprudents, mais honnêtes. Enfin, n'ai-je pas moi-même été l'objet de menées sournoises et haineuses de la part de compatriotes sans discernement et sans caractère, parce que l'activisme ne m'empêcha nulle part et jamais de me sentir « Flamand ».

Camarades flamands,

Pour que, tous ensemble, fiers de notre Droit, nous puissions commencer le travail de justice et de pacification, il nous est un devoir, une nécessité, de poser un glaive nu entre nous autres et la triste bande des perdus. Alors nous réussirons, sûrement ! Par-dessus les têtes des semeurs de discorde et des arrivistes ! Pour le salut et du peuple flamand et du peuple wallon, dont les cœurs droits sont frères et ne demandent qu'à loyalement s'entendre. — Pour ma part, je n'ai jamais failli pour la Belgique : n'est-ce pas un gage que je ne faillirai jamais non plus pour les droits sociaux imprescriptibles du peuple flamand ?

Camarades,

J'ai l'impression de partir en mission, tout seul, par une nuit noire, au milieu des lignes ennemies. Vous seuls, vous savez ce qui se passe en ce moment-là dans le cœur du soldat. Il le fallait !... Mais lorsque, dans quelques heures, vous entendrez sauter la position ennemie, camarades, je vous en supplie, alors, tous, montez une fois encore à l'assaut ! Le pays, c'est nous autres ! Le pays n'a que nous pour oser et pour avoir du cœur ! Et lorsque, nous autres, nous disons : « Nous voulons ! », tous savent que le

chemin mène tout droit, et que la fin est honnête et élevée. Car dans le sang et dans le feu nos âmes se sont épurées à l'état de l'or le plus pur, et dans le grand vide de la Mort nos poumons ont exhalé les derniers germes de la mesquinerie et de l'égoïsme, pour se gonfler ensuite de l'éther léger de l'idéal et du sacrifice ! Debout, camarades ! Allons-y ! C'est pour la patrie, c'est pour nous-mêmes, c'est pour tous nos camarades qui sont restés là-bas !

Et si bien des personnages responsables restent indifférents ou complices, nous avons encore notre bon Roi, notre Chef de l'Yser, qui, au milieu des ministres, qui passent, et des Représentants du peuple, qui trop souvent ne représentent qu'eux-mêmes, saura encore mener la Belgique à l'Honneur et à la Victoire, parce qu'il est le Roi des Belges, et parce qu'il est Grand !

Rudiger.

FIN.
